

Chapitre 1 : tombe

L'obscurité se fait à présent totale et c'est avec un certain effroi que j'observe cette énorme pleine lune bleutée qui semble dévorer le ciel. Oui, aucun doute, la peur s'empare peu à peu de mon esprit. Mais comment peut-il en être autrement ? Les derniers développements de ma misérable vie ont été si effrayants, si teintés d'inexplicable qu'aujourd'hui il est plus que normal de frissonner. Et lorsque je me penche sur mon passé, ne serait-ce que durant de courtes secondes, le temps d'apercevoir quelques images furtives qui inévitablement jettent en moi le pire des troubles, je ne parviens plus à comprendre si tout ceci a bien été réel. Cela paraît si fou, si dénué de sens.

Retenant ma respiration, je m'accroupis et pose une main tremblante sur l'herbe humide et froide. Un grand émoi s'empare de mon être, me faisant chanceler sur mes jambes peu assurées tandis que je prends conscience de l'absurdité de la situation. Plus moyen de le nier, ma tendre et douce Yasmine se trouve bien sous mes pieds, enterrée dans cette terre meuble qui exhale une odeur saumâtre au contact de la chaleur suffocante qui règne dans ce satané cimetière. Un moment j'ai cru, ou j'ai voulu croire, que tout ceci n'était qu'illusion, que cette pierre tombale n'était pas véridique, qu'elle n'était qu'un leurre. Mais à présent je ne peux plus me voiler la face. Et cette main glaciale qui caresse à l'instant mon dos est là pour me prouver à quel point il est stupide de douter. La mort a accompli son devoir, la Grande Dame à la Faux est bel et bien passée par là et a emmené ma compagne.

La gorge nouée, le souffle court, le cœur cognant dans ma poitrine, je tente maladroitement de me relever, mais je perds instantanément l'équilibre. Je me retrouve alors stupidement assis dans l'herbe. Déconnecté de toute réalité. Tout simplement. Comme la plupart du temps. Comme cela m'arrive de plus en plus souvent. Tandis qu'au

travers d'un éclair, je suis confronté brièvement aux images d'un bonheur suranné, puant la poussière.

Oh chéri... Quels doux baisers nous avons échangés autrefois. C'était si bon, si excitant. Je te revois comme si tu étais encore à mes côtés. Si belle, si naturelle, si pure dans la lumière dorée de ces matins étouffants, alors qu'un été prodigieusement long avait emprisonné d'un étau merveilleusement torride les villes où notre tournée nous menait. Souviens-toi... Les oiseaux chantaient au lever du jour, le soleil dardait ses rayons au travers des volets de notre chambre d'hôtel. Et toi tu dormais tout contre moi, me rassurant par ta présence. Souvent je me demandais si tu étais bien réelle. Et inévitablement je repensais à ce fabuleux jour où nos regards se sont croisés dans la bibliothèque. Encore un instant à marquer d'une pierre blanche. Comme celui-ci où enfin nous nous retrouvons. Mais pourquoi en de telles circonstances ?

Au milieu de mille vertiges, je reviens peu à peu sur terre, prenant conscience que le paysage tournoie autour de moi. Lentement, très lentement, je relève la tête, marquant ainsi le fait que je reprends le contrôle de mon être un instant abandonné aux puissances obscures et inexplicables qui régissent ce monde. C'est alors que je plonge mon regard vers le ciel, cherchant à percer l'épais feuillage des arbres qui me masque la vue des étoiles. Force m'est faite cependant de constater que le Grand Créateur n'en a pas fini avec moi : le carrousel reprend sa sarabande infernale et m'expédie à nouveau dans les limbes du souvenir, m'arrachant mes dernières larmes. Et brutalement je m'affale sur le sol, si près de la pierre tombale, le souffle saccadé, les yeux révulsés, le corps soumis à la plus intense des tortures, tremblant, écumant, cherchant peut-être à comprendre ce qui a bien pu me mener jusqu'à cette horrible et puante ville de La Vallée Noire. Là où cette fantasque histoire a probablement débuté et doit sans doute se terminer, au pied même d'une horrible vérité dont je n'ai pourtant jamais voulu admettre ne serait-ce que l'éventualité.

2 février 1976, Fribourg. Date importante puisque c'est à ce moment que tout est allé de travers. C'est aussi le jour de ma naissance. Sur l'acte annonçant l'heureux événement, on peut lire : Samuel Lambert, trois kilos cinq-cents. Et c'est bien assez. Parce qu'il n'y a pas grand-chose à rajouter. Mon enfance n'a pas été à proprement parler un modèle de glorieuses aventures desquelles sont forgés les héros. Non, il n'y a décidément rien de bien palpitant dans ces années-là. Rien que de minables souvenirs dont j'ai oublié l'existence. Rien que de fugaces impressions, des images brèves, quelques sentiments. Et surtout ces heures interminables passées dans le carré de sable au coin de ma rue, entre babillages et jeux ridicules. Le plus souvent seul, parfois sous le regard bienveillant de ma mère qui décelait déjà en moi les traits d'un génie.

Je confectionnais des châteaux toujours minables que je retrouvais le lendemain détruits par les bons soins des autres enfants du quartier qui avaient cru intelligent de bâtir leur propre merveille sur les ruines encore fumantes de ma création. Car voilà à peu près à quoi pouvaient se résumer les rares relations que j'entretenais avec les compères de mon âge. Mais il y eut la superbe et la charmante Stéphanie. Une fillette au sourire envoûtant et à la chevelure noire comme la nuit, que j'avais eu le bonheur de rencontrer un beau matin au détour du parc dans lequel ma mère me promenait à bord d'une poussette usée et grinçante.

Maman, prénommée Gladys, me surveillait ce jour-là d'un œil distrait alors que je dormais d'un paisible sommeil dans mon *carrosse*, sous l'ombre bienfaitrice d'un vénérable chêne. Ma tendre mère avait pour habitude de s'abandonner durant ces courtes minutes de calme à de douces rêveries dont elle seule possédait le secret. Elle s'imaginait sans doute dans la peau de l'une de ces splendides femmes habillées avec goût et faste. Celles que l'on pouvait voir déambuler dans la principale rue commerçante de notre bonne ville de Fribourg. Et généralement en ces instants, elle échappait à toute réalité, s'enfermant dans un monde

inaccessible teinté sans doute de regrets et d'impuissance. Parce que son époux n'était pas un riche milliardaire, parce qu'il n'était pas capable de lui donner tout ce dont elle rêvait. Parce que le magasin de souvenirs qu'il tenait sur le bord de la plage ne suffisait pas à apporter de la viande sur la table chaque jour.

Rêvant donc, elle ne vit pas son petit Samuel, alors âgé d'une année et quelques poussières de mois, se glisser hors de sa poussette pour s'en aller gambader vers de mystérieuses contrées. Non loin du cimetière qui jouxtait le mur du parc, comme attiré déjà par la magie poétique de cet endroit morbide. Une demi-heure passa. Le soleil se faisait haut dans le ciel et le vent provenant de la mer toute proche charriait des odeurs plus ou moins agréables. Peu à peu, Maman est sortie de ses pensées et a enfin remarqué ma disparition, pour son plus grand désarroi évidemment. Soudainement paniquée à l'idée de m'avoir perdu et imaginant le pire des scénarios, elle s'est mise à errer dans le parc entre sanglots et cris, hurlant mon nom à chaque buisson comme si j'avais pu lui répondre. Elle ne faisait même plus attention aux épines qui déchiraient petit à petit sa robe fleurie. Et finalement, après de longues minutes d'angoisse, en nage, elle m'a enfin retrouvé dans les bras d'une autre femme. Il s'agissait de la mère de Stéphanie qui, ayant vu débouler ce bébé au détour du chemin, rampant sur le sol poussiéreux de ses petits avant-bras, s'était emparée du fugueur afin de l'empêcher de poursuivre plus avant son escapade.

Reconnaissante, fondant en larmes, Gladys a alors longuement parlé avec cette femme qui venait de sauver son enfant. Toutes deux se trouvèrent plusieurs centres d'intérêt communs et devinrent en un instant les meilleures amies du monde. Pendant ce temps, je fraternisais à ma manière avec Stéphanie installée dans une poussette bien plus belle que la mienne, babillant gaiement. Dès lors, Maman a revu souvent Madame Werner et j'ai donc passé la plus grande partie de mon enfance en compagnie de Stéphanie. J'ai partagé ses jeux, préférant jouer à la poupée plutôt qu'avec les traditionnels camions et autres tracteurs de mes congénères. Rien que pour avoir la joie d'apercevoir ne serait-ce que

de courtes secondes l'éclat de ses si jolis yeux bleus refléter tout le bonheur de ses jeunes années. A ma manière, j'étais déjà follement amoureux d'elle. Mais toute belle chose a une fin. Hélas. Alors que nous étions inséparables, le 13 juin 1995 la famille Werner prit la cruelle décision de déménager pour s'en aller à deux cents kilomètres de là, à La Vallée Noire pour être plus précis. La raison de ce départ était simple. Sans travail après la crise des années 70, le père de Stéphanie avait eu la chance de dénicher un emploi dans cette autre ville. Tous ses collègues n'eurent pas cette chance. Le mot chômage n'évoquait rien à mes oreilles et je crus que ce départ visait à nous séparer. Pour une faute quelconque. Car nous n'avions pu que commettre un acte ignoble pour que l'on nous punisse de la sorte.

Effondré lorsque Stéphanie m'a adressé un dernier signe de la main en guise d'adieu, tandis que leur voiture quittait à jamais Fribourg, je n'ai eu désormais plus aucun goût à ce que je faisais. Je m'enfermais dans ma chambre pour y rester des heures durant derrière la fenêtre de ma haute tour qui défiait le quartier de Beaumont, rêvant d'un autre monde et de grands espaces, observant paresseusement les volatiles qui aimaient à venir virevolter entre les blocs de béton parce qu'une vieille dame, celle du 10^e, leur lançait des bouts de pain.

Les vacances d'été se sont étirées ainsi en douce rêverie. Puis mon père m'a fait le plus beau cadeau qui soit : il est revenu un jour avec une guitare dénichée Dieu seul savait où, mettant ainsi en pratique sa devise d'ancien Hippie qui disait à peu près *si ton cœur saigne rien ne vaut quelques notes de musique pour te redonner joie et bonheur*. Tout d'abord peu intéressé par cet instrument à l'aspect neutre, je l'ai enfermé au fond d'une armoire, préférant encore me confiner dans ma solitude morbide, cachant mes larmes pour que personne n'ait la chance de me voir pleurer. Puis j'ai fini par céder et ai caressé lentement les cordes de cet étrange objet. A ce moment j'ai goûté agréablement à leur son envoûtant, me livrant peu à peu, puis totalement, sous le sourire de mon père qui m'observait par l'entrebâillement de la porte. Rapidement j'ai

acquis toutes les bases pour progresser davantage et j'ai été capable de reproduire les musiques entendues à la radio, sans n'avoir pris pour autant le moindre cours de musique. En fait tout paraissait si simple. Mon père m'affirma que j'avais un don rare pour la musique. Je me contentai de hausser les épaules, gêné. Mais aujourd'hui je sais qu'il avait raison. Oui, je suis doué pour cet art et j'ai assimilé en un temps record toutes ses subtilités.

Chaque soir, je jouais quelques morceaux devant mes parents. Mon premier public. Assis sur les chaises de notre salle à manger, Papa et Maman m'écoutaient, fiers de leur progéniture, tandis que je grattais les cordes tant et plus les cordes de l'instrument, oubliant, pour un temps du moins, le visage angélique de Stéphanie. Puis vinrent mes premières compositions personnelles, toutes dédiées à celle qui faisait battre mon cœur. Rien que de douces mélodies tendres que je travaillais inlassablement sur le petit mur délimitant le cimetière. Cette habitude était morbide, j'en conviens, mais le silence qui régnait en ces lieux était si propice à la création que pour rien au monde je n'aurais désiré me réfugier ailleurs.

Les mois ont passé et, ma virtuosité musicale augmentant, mes chers parents se sont saignés aux quatre veines pour m'offrir une guitare électrique à l'occasion de mes 15 ans. Alors ont débuté les vrais concerts avec mes deux et uniques camarades de classe : Nicolas et Joël. Ils étaient les répliques mentales de ma propre personne. Des intellectuels, plus intéressés par les mathématiques et les échecs que par les filles. Inévitablement, tous trois nous avons été rangés dans la catégorie *nuls et ploucs* par nos camarades de classe. Mais par chance personne ne nous maltraitait ou ne nous importunait. On nous ignorait voilà tout et c'était bien comme cela. Perpétuellement exclus de toutes les fêtes branchées, nous nous étions inventé notre propre monde, peuplé de nymphes imaginaires et de soirées délurées. Ainsi nous consacrons notre temps à nos études, emmagasinant un savoir phénoménal, satisfaisant notre soif d'apprendre incommensurable, nous voyant à la bibliothèque la plupart

du temps alors que nos congénères fréquentaient à cette heure des bars bruyants. Nous nous considérions comme étant plus intelligents que la moyenne et à vrai dire nos résultats scolaires nous confortaient dans cette pensée élitiste. Mais au fur et à mesure des années qui passèrent, nous avons à notre tour éprouvé le besoin de nous divertir davantage : il y eut tout d'abord les jeux de rôle, puis les longues discussions dans la cabane de jardin de Nicolas et enfin les fameux concerts. Il s'agissait davantage de prestations calmes et bien comme il faut, à l'occasion de mariages ou de bals de retraités, parfois dans un club enfumé de la Basse-Ville. Et c'était bien là que je m'éclatais le plus, donnant libre cours à mon génie artistique. Mais tout ceci resta lettre morte : un beau jour nous avons tout arrêté et chacun est parti de son côté. Nicolas est devenu médecin, Joël avocat.

Revenons donc plutôt à Stéphanie, puisque c'est bien d'elle dont ma mémoire semble vouloir se souvenir à l'instant présent. En août 1997, Papa, Maman et moi-même débarquions à La Vallée Noire, répondant ainsi à l'invitation de la famille Werner qui allait nous héberger une semaine durant. Il s'agissait là de nos premières vacances puisque nous n'avions jamais quitté Fribourg et ses bâtisses moyenâgeuses, il est vrai, tout à fait charmantes : l'épicerie de Papa ne rapportait pas suffisamment d'argent pour s'autoriser pareille fantaisie. Excité comme jamais à l'idée de revoir celle qui était devenue comme une sœur, en ayant rêvé tous les jours depuis son départ, je ne tenais déjà plus en place quand notre vieille guimbarde a péniblement pris la route. J'ai exhorté mon père à accélérer, chose qu'il ne pouvait faire puisqu'il était déjà à fond. Et durant tout le trajet j'ai caressé nerveusement ma guitare : je n'avais pu résister à l'envie de faire entendre mes dernières créations à Stéphanie. Tournant et retournant la tête en tous sens sans observer pour autant le paysage qui défilait devant nous, je ne me souviens même plus de la route empruntée. Et lorsque je l'ai refaite cette nuit, j'ai eu l'impression de découvrir un décor totalement nouveau.

Quand nous sommes arrivés, au milieu des pétarades et de la fumée que dégageait le pot d'échappement rouillé de notre voiture, j'ai été frappé par la beauté du pavillon dans lequel vivaient les Werner : rien à voir avec l'ancienne maison où logeaient anciennement nos amis. Assurément le train de vie actuel des Werner avait connu une drastique amélioration.

Lorsque nous avons émergé de notre véhicule, Monsieur Werner est apparu par l'entrebâillement de la porte, la mine réjouie, sa chevelure et ses imposantes moustaches rousses frémissant de joie, l'air fier comme un paon. Gratifiant Papa d'une de ses fameuses claques dans le dos, il était suivi par son épouse qui m'a amicalement caressé la tête en m'adressant un sourire bienveillant ponctué par un traditionnel *mais comme tu as grandi*. Stéphanie, quant à elle, se tenait discrètement derrière ses parents, comme si elle se gênait de notre venue. Et pourtant il n'y avait vraiment pas de quoi : ça aurait plutôt été à moi de me sentir ridicule avec mes habits rapiécés et trop courts, mes kilos en trop, ma mine de parfait abruti, mes lunettes passées de mode aux verres aussi épais que des culs de bouteille, mes cheveux gominés, mon visage constellé d'acné et ma guitare poussiéreuse qui traînait derrière moi tel un jouet inutile.

Ebahi par la soudaine transformation qu'avait entamée le corps de mon amie d'enfance, subjugué par tant de beauté, je suis resté là, sur le pas de la porte, la bouche ouverte, rouge comme une pivoine à observer ses longs cheveux noirs qui ondulaient dans le vent. J'ai plongé dans ses yeux aussi bleus que les crêtes des vagues. Ces vagues que j'imaginai alors que j'étais assis sur le mur du cimetière, composant une balade à son attention. Rien qu'en la regardant, je suis tombé définitivement amoureux de Stéphanie en quelques secondes. Il a donc fallu que ma mère me pousse discrètement du coude pour que je sorte de mon rêve et que je daigne enfin articuler une quelconque parole sensée, alors que Stéphanie m'embrassait délicatement la joue afin de me souhaiter la bienvenue.

Dès lors je n'eus plus qu'un seul désir : vivre à jamais aux côtés de cette beauté qui peuplait mes nuits d'images sensuelles. Mais bientôt mes espoirs allaient être déçus. Pourquoi avoir cru d'ailleurs être en mesure de m'approprier son amour alors que je repense à présent à la dégaine que j'avais à cette époque ? Prenez un bibendum, rajoutez-lui des vêtements de gamin trop courts, des lunettes ridicules à la mode années soixante et couvrez-lui le visage de boutons suppurants, vous obtiendrez ainsi Samuel à 15 ans.

Donc, comme je le disais auparavant, une terrible vérité allait éclater au cours de ce bref séjour à La Vallée Noire. Une vérité qui n'était après tout que bien prévisible, je le conçois aujourd'hui.

Mais avant cette triste nuit, j'ai passé de merveilleuses vacances aux côtés de mon égérie, me perdant dans la contemplation de sa silhouette de femme naissante, l'écoutant parler et évoquer des souvenirs que pourtant j'avais oubliés, souriant à chacune de ses paroles. Elle m'emmenait dès la nuit tombée dans des bars emplis de jeunes gens bruyants et relativement vulgaires (mais peut-être était-ce là une attitude normale), me présentait à ses amis, tentait par tous les moyens de me divertir. Aucun doute, je nageais en plein bonheur.

Plus inspiré que jamais, j'ai composé d'autres odes en son honneur, bien résolu à les jouer devant elle le dernier jour de nos vacances. Je m'imaginai déjà dans ses bras. Oui, ces quelques jours furent merveilleux et je me souviens de Stéphanie, si belle et si épanouie alors qu'elle me faisait danser. Ou tout du moins essayait-elle de me faire bouger. Durant ces merveilleux moments je n'ouvris quasiment pas la bouche, de crainte de dire une bêtise, gêné par la seule vision de son visage bien trop beau, préférant la regarder bêtement. Quel con tout de même.

Mais le passé est le passé et rien ne sert de vouloir corriger des erreurs que je n'aurai d'ailleurs jamais plus l'occasion de rectifier. Stéphanie m'a trahi. C'est du moins ce que j'ai cru à l'époque. Parce que dans mon esprit nous étions promis l'un à l'autre. Je l'avais choisie ce fameux jour

dans le parc, là où je m'étais égaré. Nous avons tout partagé et nous devions vivre ensemble. Mais je m'attarde en vaines considérations. Reprenons le cours du film et revenons à cette non moins fameuse dernière nuit de mon séjour à La Vallée Noire.

Ce soir-là, je n'avais pas accompagné Stéphanie dans son bar favori, préférant l'attendre dans le jardin en compagnie de ma chère guitare grâce à laquelle j'étais bien résolu à la séduire lors de sa rentrée. Un petit vent crû soufflait, mais malgré cela j'ai patienté de longues heures, rêvassant gaiement à de langoureuses et interminables étreintes. Puis le drame est survenu : elle s'est présentée au coin de la rue, un garçon à son bras. Et ce que je n'aurais jamais dû voir est arrivé : elle a embrassé son amoureux, inconsciente du fait que je l'observais derrière la haie. Le souffle m'a manqué, le sol s'est mis à tourner autour de moi, tous mes espoirs se sont effondrés en un instant et c'est dans un grand coup de tonnerre que j'ai réalisé l'ampleur de ma naïveté. Comment une fille aussi belle pouvait-elle être seule ?

N'écoutant que ma rage, j'ai couru alors à en perdre haleine en direction de nul part, trébuchant à chaque enjambée, pleurant comme un fou, gémissant, frémissant de colère. Je suis parvenu finalement au cimetière de la ville, attiré une fois de plus par ce malsain endroit et, les dents serrées, je me suis perdu dans de furieuses compositions musicales tenant du génie, laissant s'envoler les notes de mon désespoir dans l'air surchargé d'humidité de cette nuit tempétueuse. Les sanglots m'arrachaient de terrifiants hoquets, mais rien n'aurait pu m'empêcher de hurler ma rage cette nuit-là. Pendant ce temps, dans mon dos, le ciel semblait s'ouvrir en un tunnel circulaire, si semblable à l'œil d'un cyclone. Je ne pouvais le voir et pourtant j'aurais dû être inquiet par le tintamarre que produisait cet orage terrifiant qui s'approchait à toute allure.

Au bout d'un temps qui m'a paru interminable, je me suis retourné, suspendant mes doigts au-dessus de mes cordes, laissant mourir les derniers accords de ma haine et enfin j'ai vu. Oui, j'ai vu cette horreur qui n'avait rien de réel, cette chose qui ne pouvait pas être un phénomène

naturel. Le vaste tourbillon qui déchirait le ciel et qui avançait sans cesse un peu plus à ma rencontre était traversé de part en part par une multitude d'éclairs mauves. On aurait dit l'entrée d'un autre monde, un gouffre vers nul part. Aujourd'hui encore, je m'interroge sur la signification de ce truc. Ce que je sais c'est qu'un vent violent s'est mis à souffler tout à coup. Je me suis levé de mon mur, effrayé et pourtant comme attiré par la beauté de ce trou béant. Les feuilles des arbres se sont arrachées une à une, voletant tels des papiers inutiles dans l'air surchargé d'électricité, me fouettant le visage avec force, me cachant parfois la vue.

Je crois que de longues minutes se sont écoulées, puis ma guitare m'a été arrachée des mains par une rafale plus puissante que les autres. A moins que ce ne soit l'acte d'une force invisible. Je n'en sais toujours rien. J'ai été projeté ensuite au sol, le nez dans l'herbe, roulant misérablement contre le mur qui a fini par stopper ma progression. Et assis stupidement contre les pierres qui suintaient un liquide puant, j'ai assisté impuissant à la suite des événements, me frottant continuellement les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas, me demandant même quelle force démoniaque j'avais pu libérer par inadvertance.

Une lumière violente, sans teinte, ni blanche, ni jaune, tout simplement sans couleur définissable, est apparue devant moi et m'a frappé de plein fouet, comme si elle m'avait traversé. Je pense que le meilleur moyen de décrire cette chose serait de la comparer à une boule de foudre. Oui, ça y ressemblait assez. Et l'effet était le même. Parce que j'ai eu l'impression d'avoir été frappé à l'estomac par un boxeur professionnel. Le genre de coup qui manque de vous faire avaler votre Pomme d'Adam. Et soudain, tout s'est arrêté, comme ça avait commencé. Le ciel a repris sa teinte noire, le vent s'est calmé, le tonnerre s'est tut. Plus de lumière, pas plus de boule qui s'amuse à vous déchirer les entrailles. J'ai alors cru avoir rêvé et c'est bel et bien cette thèse que j'ai retenue par la suite. Tout simplement parce que je ne pouvais pas concevoir le contraire, au risque de devenir fou. Je n'ai jamais été un de ces fanatiques du paranormal. Le genre de type qui se gargarise en exposés fumeux, contant des histoires invraisemblables. Les zombies, les vampires, les loups-garous, les extra-

terrestres et tous ces genres de trucs, bidules et machins ça n'a jamais été ma tasse de thé. Aujourd'hui, c'est différent. Enfin disons que je ne suis plus trop où j'en suis.

Mais ne nous perdons pas en vaines pensées. Revenons à la suite des événements. Et bien, rien de bien spectaculaire ne s'est déroulé. Il n'y a pas eu d'apparition fantomatique ou de voix me susurrant de terrifiantes paroles à l'oreille. On a coutume de penser qu'après ce genre de tempête il y a un calme, puis les choses se corsent et l'horreur surgit. Ça n'a pas été mon cas. Rien n'a d'ailleurs été très normal dans toute cette histoire. Je me suis donc tout simplement contenté de retrouver un souffle à peu près régulier, ignorant pour un temps le fait que j'aie mal au crâne et aux oreilles, comme si la foudre s'était abattue si près de moi que j'en ressentais encore les désagréables effets. Finalement, chancelant, je me suis relevé et j'ai couru jusqu'à la maison des Werner, regrettant bien mon incursion coupable dans ce maudit cimetière, évitant de me retourner. Juste au cas où.

Le lendemain, j'essayais le plus naturellement du monde d'oublier ce fantasque épisode et comme ma mémoire est parfaite pour créer des trous bien pratiques afin de dissimuler ce que je ne veux plus revoir, j'ai parfaitement occulté cette soirée. Jusqu'à aujourd'hui. Je n'avais plus de guitare, ce qui tendait à corroborer la thèse selon laquelle je n'avais pas rêvé. Mais ça ne m'a pas plus gêné pour enterrer ces quelques secondes cauchemardesques sous des mètres de terre bien fraîche. Dans le genre de celle qu'on peut trouver dans les cimetières. Le jour suivant je quittais La Vallée Noire pour regagner ma charmante ville de Fribourg, pas fâché de ne plus revoir Stéphanie qui s'était bien foutu de moi.

Serrant les poings à l'évocation de ce pénible souvenir qui m'a fait prendre conscience de l'intérêt que me témoignaient les autres, toujours au sol, mais pourtant redevenant très légèrement maître de mon corps si faible, oh pas grand-chose, juste ce qu'il faut pour sentir mes doigts s'incruster dans mes paumes, je veux stopper ce flot d'images peu

glorieuses, quitte à aller contre l'avis de Celui qui m'impose pareil supplice. Mais peine perdue, Il n'en a pas encore totalement fini avec moi. A vrai dire les choses ne font que commencer.